

quand tout revenaient, et maintenant, peut-être, tu le voudrais, et tu ne le peux plus.

Que ferai-je, si le malheur que je crains arrive ? Alors, ô mon Dieu, je n'appartiendrai plus qu'à vous, corps et âme. Je ne chercherai pas la mort dans mon désespoir, Manuel ; je passerai ma vie à prier, et à demander à Celui qui a mis cet amour dans mon cœur, d'en éteindre la flamme, et de pardonner un jour à mon infortuné frère.

Je m'arrête, et quand même je voudrais continuer, je ne le pourrais pas.

Je t'envoie un dernier adieu, hélas ! arrivera-t-il jusqu'à toi ?

XXXIV.

ADÈLE.

Je pus enfin achever la lecture de ces lettres. Je dis que je pus l'achever, parce qu'il y eut des moments où je crus que mes forces s'épuisaient tout à fait. Les larmes obscurcissaient mes yeux ; les soupirs, les gémissements et les sanglots me coupaient la respiration. Il me fallut souvent m'arrêter pour essuyer mes larmes, me reposer sur mon lit, et calmer mes émotions. Si j'avais eu en ce moment près de moi quelqu'un qui se fût offert à me conduire chez mes bienfaiteurs, je l'aurais certainement suivi sans hésiter ; j'aurais été embrasser les genoux de ceux qui avaient tant souffert à cause de moi, et je leur aurais demandé mille fois pardon. O mes respectables parents, combien j'avais été indigne de vos bontés ! Ne pouvez plus, leur aurais-je dit ; votre fils adoptif vient se jeter dans vos bras pour ne plus jamais se séparer de vous. Voyez comme il est changé : naguère encore il se plaignait de tout ; il croyait être en butte au mépris et à la haine de tous ; mais maintenant il sait combien ses accusations étaient injustes et ses jugements irréfléchis : maintenant il reconnaît qu'au lieu d'amour, il ne méritait vraiment qu'un complet abandon.

Mais comme je me trouvais seul et abandonné à mes propres impressions, il me sembla tout à coup que cet excès de bonté, de tendresse et de sacrifices m'était plus à charge que les injustices dont je m'étais plaint auparavant, et qu'au lieu de m'arrêter sur la pente où je glissais, ces généreux sentiments ne faisaient que précipiter ma chute. Je ne pouvais supporter tant de douceur, d'abnégation et d'amour ; il n'était plus en mon pouvoir de payer tant de bienfaits. Mais ce n'étaient pas seulement mes oncles qui m'appelaient. Une sœur incomparable, la douce et innocente colombe de ma solitude, m'invitait tendrement, et me demandait avec larmes de n'être pas sourd à ses instances. Et moi, je sentais bien que j'avais dans mon cœur assez d'amour pour répondre à sa tendresse. Oh ! attends, lui disais-je, car pour toi je reviendrai : ce que je ne ferais pour personne, je veux le faire pour ma sœur adoptive. Tu as vaincu, Adèle.

Infortuné que je suis ! à quoi pensais-je, et comment puis-je retourner ? Ces lettres ont un siècle. Elles ont été écrites quand je vivais, et maintenant je suis descendu dans la tombe. J'ai moi-même dicté ma sentence de mort : elle est partie, malgré moi, comme un trait, et c'est au moment où mon cœur veut revivre qu'elle s'exécute. Seulement, au lieu de me frapper, elle frappe ceux qui jusqu'ici ont été ma vie, les objets de mon affection, et le trésor de mes espérances. Maintenant, peut-être, ils reçoivent cette lettre funeste : ils l'ouvrent, croyant que le fils, que le frère perdu, revient à eux, et pleins de joie, ils commencent à la lire. Ah ! frémissez, pleurez, désespérez-vous ; c'est le bras de Dieu qui, en tombant sur vous, m'atteint moi-même. Bienfaits, amour, délices de la terre, tout s'ensevelit dans le sépulcre. Pleurez et séparons-nous. Et, en réalité, qu'importe que nous nous séparions maintenant, ou dans quelques années ? Non, mieux vaut le faire maintenant, car bientôt, peut-être, vous seriez de nouveaux victimes des accusations injustes d'un ingrat.

Mais tout perdre, quand on peut tout gagner ? Pour quoi ne pas retourner vers eux, et leur dire qu'ils essuient leurs larmes, que leur fils vit encore, et que cette lettre était un mensonge ? Après cela, je pourrai leur dire que je pars pour un voyage lointain, difficile et dangereux. Ainsi, dans ma solitude, j'aurai le plaisir de savoir que quelqu'un se souvient encore de moi, et cette pensée me consolera. Que ferai-je ? N'est-ce pas moi qui ai causé leurs chagrins, et par conséquent, n'est-ce pas moi qui dois les dissiper ? Et maintenant que j'aurais tant de plaisir à revoir ces rivages déliés, ces collines et les sentiers qui conduisent à l'ermitage Saint-Telme, les vallées dans lesquelles je me reposais, et le ruisseau aux bords duquel je me suis si souvent assis ; maintenant que, ma mélancolie étant en partie dissipée, la verdure des campagnes me paraît plus agréable et les paysages plus riants, ah ! il ne sera pas possible que je renonce à dire un dernier adieu à toutes ces choses avant de m'ensevelir dans la tombe.

Mais, hélas ! ce ne sont là que des illusions trompeuses. A quoi bon prendre de nouveau congé du monde, quand j'ai déjà rompu avec lui ? D'adieux en adieux, je finirais par revenir à mon point de départ, à mes ennuis, à mes chagrins, et à ma déplorable ingratitude.

Et si je leur écrivais ? si, au lieu de retourner vers eux, je leurs disais que j'ai préféré une existence plus tranquille, dans laquelle mes jours puissent s'écouler en paix, sans amertume, sans chagrins et sans larmes ?

Non, non, jamais. Ma démarche, ainsi que ma lettre, ne feraient que me perdre dans l'opinion de mes bienfaiteurs. Maintenant que je suis éloigné, et qu'un abîme me sépare d'eux : maintenant que je n'existe plus, j'ai dans leur cœur une place assurée, et leurs lèvres s'ouvrent pour me louer et pour prier Dieu chaque jour pour moi. Je perdrais tout cela si je retournais ou si je leur écrivais. Leurs larmes tariront peu à peu ; leur douleur se changera en une douce tristesse, et ils me béniront en se souvenant de moi. Ce tribut d'hommage que l'on paie aux morts est, en réalité, mille fois préférable aux démonstrations de tendresses prodiguées aux vivants.

En disant cela, j'achevais de me vêtir. Je cachai les lettres, et l'appelai la femme d'André.

Il faisait grand jour.

—Encore prêt à partir ? me dit-elle en entrant ; voulez-vous recommencer l'histoire d'hier ? Qu'est-ce que cela ? Je vous trouve tout habillé et sur le point de vous en aller ? Avez-vous une autre lettre pour le courrier ?

—Ce n'est pas cela, lui répondis-je ; j'ai besoin d'aller voir le père Joseph.

—Vraiment ? alors c'est autre chose. Mais je vous défends de sortir avant d'avoir pris une légère collation : je vais moi-même vous la préparer ; asseyez-vous un instant.

—J'obéis, et, peu après, la brave femme revint.

—Allons, me dit-elle, quand on est à jeun, on n'a pas de jambes ; mais quand on a pris une bonne soupe, on peut marcher.

—Croyez-vous, lui demandai-je, que je trouverai le père Joseph au couvent ?

—La porte est à deux pas, répondit-elle ; je vais moi-même demander le Père.

Elle sortit aussitôt, et, peu après, j'entendis sonner à la porte du couvent. Je me sentis ranimé, et je voulus essayer mes forces en me promenant dans ma chambre. Quoique mes jambes fussent un peu chancelantes, je vis que je pourrais facilement traverser la rue.

La femme d'André rentra, et me dit :

—Le père Joseph n'est pas dans le couvent. Je le craignais.

—Est-il possible, lui demandai-je, qu'il soit sorti de si bonne heure ?

—Il n'est pas non plus sorti, me répondit-elle.

—Où est-il donc, alors ?

—Où j'avais pensé qu'il serait. Vous n'avez qu'à laisser le parler à votre droite, et à prendre à gauche. Vous entrerez ensuite par la première porte que vous trouverez, et vous arriverez à la galerie du cloître. Vous verrez alors en face de vous une autre porte, qui est celle de l'église. C'est là que vous trouverez le père Joseph, disant la première messe. Vous l'entendrez avec recueillement, mais sans rester trop longtemps à genoux ; puis, la messe finie, vous suivrez le père Joseph à la sacristie. Voulez-vous que je vous accompagne ? Je le ferai avec grand plaisir.

—Merci, je crois que je pourrai aller seul.

—Si vous vous sentez le courage, allez, car le temps est beau ; sinon, recouchez-vous.

—Je me trouve bien, lui dis-je ; et je sortis.

Le vent frais qui régnait au dehors me fut agréable. Je vis devant moi le vaste et sombre édifice. Je laissai à droite le parloir, et j'aperçus à gauche une porte qui ouvrait sur une galerie, divisée en deux parties par un angle que l'église formait au milieu. Je pénétrai dans celle-ci par une porte de modeste apparence.

C'était la première fois que j'entraï dans une église chrétienne avec un cœur chrétien. Jusqu' alors je n'avais vu dans les temples que la hardiesse et la majesté des nefs, la légèreté et la solidité des colonnes, l'élégance et les gracieux contours des arcades et des voûtes. Cette multitude d'ouvrages si admirablement travaillés et ordonnées ne me parlaient une des architectures humaines, et non de l'Artiste Suprême.

XXXV.

Deux cierges seulement brûlaient dans le sanctuaire. Un seul homme y priait, et c'était moi. Une seule voix se faisait entendre dans cette enceinte ; c'était la douce voix du père Joseph qui disait sa messe. L'heure, la solitude, la faible lumière qui éclairait le lieu saint, l'harmonie de cette voix, tout me ravissait et me portait à la contemplation. Je me prosternai près d'un banc sur lequel je m'appuyai des deux bras, et sentant mes genoux fléchir, je fus obligé de reposer ma tête sur mes mains.

Dans cette posture je ne perdis aucune des paroles que le prêtre prononçait d'une voix claire, et une langue qui ne m'était pas inconnue. Les premiers mots que j'entendis furent ceux-ci :

« O mon Dieu, vous qui effacez les péchés du monde, exaucez notre prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous ; car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut. »

En effet, pensai-je, qui peut se comparer à l'auteur de toutes choses ? Qui peut, à côté de lui, s'appeler grand, noble et puissant ?

« Purifiez mon cœur et mes lèvres, ô Dieu tout-puissant, disait le prêtre, comme vous avez purifié les lèvres du prophète avec un charbon ardent, afin que je puisse annoncer dignement votre sainte doctrine. »

Et moi, ajoutai-je, purifiez-moi aussi, pour que je sois digne de la comprendre et de la pratiquer.

« Les justes, continua le prêtre, seront pleins de courage, et les méchants remplis de frayeur. Et ceux-ci diront : Les voilà donc, ceux que nous méprisons, et qui étaient l'objet de nos outrages ; ceux dont nous regardions la vie comme une folie et la mort comme un opprobre ? Ils sont maintenant comptés parmi les justes, tandis que nous gémissons au milieu des réprouvés ! »

Quand donc, disais-je, viendra le jour qui succédera à celui-ci ? le jour où les railleries de ce monde se changeront en une couronne impérissable, et les douleurs de cette vie en une gloire immortelle dans l'autre ?

« Que votre cœur ne se trouble point, reprit le ministre du sacrifice ; il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Vous savez où je vais, et vous connaissez la voie, la vérité et la vie. Personne ne va à mon Père que par moi. Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne m'avez pas connu ! Celui qui me voit, voit aussi mon Père. »

Je suis enfin arrivé à vous connaître, dis-je ; bien tard, il est vrai ; mais maintenant que je vous connais, je connais aussi en vous mon Père céleste.

Alors le prêtre commença la symbole de notre foi. Je le suivais phrase par phrase, mot par mot, et il faisait lui-même de courtes pauses, comme pour me donner le temps de méditer et de mieux comprendre. Il s'établissait ainsi entre nous un mystérieux accord de sentiments et de pensées, et quand il dit qu'il attendait une autre vie qui doit venir après celle-ci, je prononçai les mêmes mots presque aussi haut que lui.

Le Père continua ses prières d'un voix beaucoup plus tendre et plus émue, comme s'il se fût aperçu que quelqu'un voulait le suivre.

« Je laverai mes mains avec les innocents, et je m'approcherai de votre autel, Seigneur, afin d'entendre publier vos louanges et de raconter toutes vos merveilles. Ne perdez pas mon âme avec les impies, ni ma vie avec les hommes de sang. »

Oui, dis-je, tel est aussi mon désir ; je brûle de vivre dans votre sanctuaire, et de me consacrer tout entier à votre service. Que ferai-je d'une vie qui ne m'appartient plus ? J'ai renoncé à tous les liens de la famille, de l'amitié et de l'amour. Il n'y a plus qu'une porte par où je veuille entrer ; c'est celle de votre maison.

« Priez, mes frères, continua le prêtre, pour que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant. »

Vous aussi, ajoutai-je, priez le d'avoir le mien pour agréable. Puisse-t-il m'accorder la grâce de l'accomplir, et de trouver ainsi la paix que j'ai vainement cherchée ailleurs de toute l'ardeur de mon âme, et que je n'espère plus rencontrer qu'en Celui qui est la source de toute grandeur.

« Les anges, poursuivit le prêtre, louent votre majesté, les dominations l'adorent, les puissances la craignent et la révèrent. Les cieux, les vertus des cieux et les bienheureux séraphins célèbrent à l'envi votre gloire par de joyeux cantiques. Salut et gloire au plus haut des cieux ! »

Salut, honneur et gloire au ciel et en tous lieux, dis-je. A qui nos louanges pourraient elles s'adresser plus dignement qu'à Celui qui est la source de toutes nos pensées ? La terre n'est plus rien pour moi. Je ne veux désormais penser qu'à lui.

« Souvenez-vous, Seigneur, continua le Père, de tous ceux qui assistent à ce sacrifice, qui vous l'offrent pour eux-mêmes, pour tous ceux qui leur appartiennent et pour la rédemption de leurs âmes, et qui vous rendent leurs hommages comme au Dieu éternel, vivant et véritable. »

Je vous l'offre pour moi-même, dis-je, et pour ceux que je pouvais, hier encore, appeler les miens, mais auxquels j'ai renoncé pour vous servir, et pour m'asseoir à votre banquet sacré.

« Prenez et mangez-en tous, dit le prêtre avec une émotion qui pénétra mon âme : car ceci est mon corps. »

Oui, repris-je, oui, c'est votre corps sacré, ce corps qui a souffert le martyre pour notre salut.

« Prenez et buvez-en tous, continua-t-il avec la même ferveur, car ceci est le calice de mon sang. »

C'est vrai, ajoutai-je ; c'est ce sang précieux qui, répandu sur la terre, a suffi pour la purifier et la sanctifier.

« Seigneur, dit le prêtre en sanglotant, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma pauvre demeure ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. »

Et il répéta trois fois ces mots en se frappant la poitrine. J'étais confondu et ne savais que dire ; car si cet homme si exemplaire, si pur et si saint, se croyait indigne des précieux bienfaits auxquels le conviait son Créateur, que deviendrais-je, moi, nouvellement entré dans ces voies, et qui venais à peine d'en quitter d'autres pleines d'illusions mondaines et de rêves dangereux ?

Cependant le Père, après avoir médité un instant, dit avec une ferveur inexprimable :

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom de mon Dieu. Je chanterai ses louanges, et je serai délivré de mes ennemis. »

Je ne pouvais ouvrir les lèvres ni revenir de mon extase, en voyant l'humilité de ce prêtre, et son enthousiasme quand il se fut nourri du corps et du sang sacrés qui donnent la vie. Je suivais des yeux tous ses mouvements et tous ses pas, et il me paraissait un tout autre homme, plus agile et plus animé que je ne l'avais vu auparavant. Il acheva les cérémonies de la messe, en prononçant d'une voix grave les paroles suivantes que je recueillis entre plusieurs autres :

« Le Verbe était en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui ; et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière brillait dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. »

C'est vrai, dis-je, car la lumière brillait en moi, et j'étais si aveugle que je ne l'ai pas aperçue. Mais maintenant je la distingue clairement, et je veux me laisser guider par elle. C'est elle qui m'a conduit jusqu'ici. Je lui dois la résolution que j'ai prise de ne plus voir dans le siècle que les ténèbres, et de chercher en Dieu seul la source de la lumière. Faudra-t-il m'en éloigner, quand je l'ai si près de moi ? Me refusera-t-elle ses clartés, maintenant que je sens mieux que jamais son influence ? J'avais jusqu'ici demandé à la vie du corps toutes ses délices et toutes ses jouissances ; mais j'ai maintenant reconnu que la fraîcheur des roses ne dure qu'un jour, et que les parfums sensuels me donnent des vertiges au lieu de me soulager.

(A continuer)

X... conduit par un de ses amis va voir l'autre soir *Orphée aux Enfers* au théâtre de la Gaité.

Le spectacle finit, X... s'extasia sur la richesse des décors et des costumes.

—Et que pensais-tu de la pièce ? lui demanda son ami.

—Je ne l'aime pas, répond X... D'abord un mari qui va jusqu'aux enfers chercher sa femme. C'est par trop invraisemblable !!!

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES.

En cette ville, le 7 avril, la dame de Joseph A. Renaud, marchand, une fille.

En cette ville, le 9 avril, la dame de M. T. A. Constantin, marchand, un fils.

A Worcester, Mass., le 30 mars, la dame de M. N. Bédard, un garçon et une fille.

La Gazette de Norel est priée de reproduire.

A Boston, Mass., le 18 février, la dame de M. Adélarde Phaneuf, un fils.